

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 " " 14 " " six mois.
 " " 7 50 " " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAYAS, LAFFITTE, BUL-
LIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

19 mars 1863.

D'importantes dépêches sont arrivées de Saint-Petersbourg. Elles ont, dit-on, motivé une réunion extraordinaire du conseil des ministres.

Les dépêches de Londres apportent des détails sur le meeting tenu à Guildhall en faveur de la Pologne. Des membres du parlement et d'autres personnages notables y assistaient. L'assemblée a voté une résolution portant que la Russie a violé ses engagements et que l'Angleterre doit cesser tous rapports diplomatiques avec Saint-Petersbourg jusqu'à ce que la situation de la Pologne soit changée. Le meeting a décidé la rédaction d'une Adresse aux polonais et à Langiewicz, ainsi que la formation d'un comité international de souscription à laquelle sont priées de participer les municipalités de Paris, de Vienne et d'autres capitales.

En parlant du meeting qui a eu lieu à Londres en faveur de la Pologne, le *Morning-Post* dit « que le czar est tenu de déclarer la Pologne libre et qu'il se trompe s'il suppose que la France et l'Angleterre n'agiront pas ensemble. » Il ajoute : « L'opinion publique en France et en Angleterre est souveraine. Une armée française pourrait débarquer à Riga, et les bâtiments cuirassés anglais pourraient aujourd'hui franchir la passe de Cronstadt et aller à Saint-Petersbourg. »

M. de La Guéronnière a parfaitement caractérisé la conduite de l'Angleterre en disant que lorsque les organes les plus importants de la presse britannique invitent la France à délivrer la Pologne, son véritable but est de nous tendre un piège.

Un télégramme de Turin, 18 mars, dit que la discussion sur les pétitions polonaises commencera demain à la chambre des Députés.

Suivant une dépêche de Vienne, le prince de Metternich aurait été appelé dans cette capitale pour rendre compte

lui-même de l'état des choses à Paris et pour recevoir des instructions.

On annonce le retour prochain de M. de Metternich.

Le prince ayant assisté au conseil des ministres, réuni le jour même de son arrivée à Vienne, les conjectures ont fait leur chemin; mais rien jusqu'ici n'a transpiré sur les résolutions importantes prises par le cabinet autrichien.

Voici, d'après une dépêche de Rome, comment le pape se serait exprimé, dans le dernier consistoire, au sujet de la Pologne :

« Les déplorables conditions de la Pologne ont excité au plus haut degré la sollicitude pontificale dont nous avons toujours été animé pour ce royaume catholique. C'est ainsi qu'entre autres choses, nous avons cru devoir pourvoir à la vacance de quelques sièges polonais. Nous avons nommé divers évêques afin qu'ils recherchent, de concert avec leurs collègues, le bien de l'Eglise et qu'ils ne s'épargnent aucun labeur, aucune étude, aucun soin, pour affermir à jamais la religion dans ce royaume et pour éloigner les maux qui affligent depuis si longtemps l'Eglise catholique polonaise. »

J. REBOUX.

Nous reproduisons sous toute réserve ce passage d'une correspondance parisienne de *l'Indépendance belge* :

« On annonce que le vice-amiral Bonard vient d'écrire à l'empereur que, pour tenir tête à la situation en Cochinchine, il a besoin d'un nouveau renfort de six mille hommes, sans compter les troupes qui sont en route. »

S'il faut en croire une lettre de Londres, le gouvernement anglais demanderait à la Russie, non-seulement le retour aux traités de 1815, mais le rétablissement de la Constitution donnée par l'empereur Alexandre I^{er} à la Pologne.

Pologne.

L'insurrection a grandi rapidement ces jours-ci tant dans le royaume de Pologne qu'en Lithuanie. Toutes les classes de la société y prennent une part de plus en plus ouverte. Plusieurs petits corps d'insurgés se sont formés récemment et ont fait subir aux Russes divers échecs dans le palatinat de Moravie, Podlachie et Plotzk. D'autres corps se sont formés également dans le gouvernement de Grodno; enfin des bandes plus nombreuses sont signalées dans la province de Polesie.

23 papes des gouvernements de Wilna et de Grodno sont arrivés le 1^{er} mars, à Wilna, afin de déclarer à l'archimandrite Sceinachko que les paysans de leurs paroisses émettent ouvertement cette opinion que si l'insurrection leur assure l'union avec l'Eglise catholique romaine et la profession libre de la foi de leurs ancêtres, qu'ils n'hésiteront pas un instant à y accéder. Siemachko leur a donné l'ordre de retourner dans leurs paroisses respectives et de suivre attentivement l'esprit des populations. C'est là un fait digne d'attirer l'attention du pape et des puissances catholiques.

On écrit de Plock :

« Les prisons sont ici tellement pleines que pour faire place aux nouveaux arrivants, on renvoie les anciens détenus par détachements à Modlin. Parmi les personnes récemment arrêtées se trouve une dame âgée, jouissant d'une grande fortune. M^{me} Parisiewicz. »

« On vient de fusiller ici quatre jeunes gens dont le plus âgé avait vingt ans, et le plus jeune seize. Le tonnelier Jarzynski, frappé d'une balle, a été enterré vif; et lorsqu'on le jetait dans la fosse, il criait encore à haute voix : « Jesus! Marie! Joseph! » Avant de fusiller les condamnés, on les dépouille de tous leurs vêtements; on les couvre d'un sac, on les attache ensuite devant la fosse qui doit recevoir le cadavre, puis on fait feu. Il est ainsi difficile aux soldats de viser juste, et de tuer avant la sépulture. »

« Toutes ces victimes d'une sainte cause ne reçoivent pas la mort avec la même résignation. Ainsi l'exécution d'un ancien adjudant de l'armée russe, nommé Ostrowski, a été marquée par de tragiques incidents. Avant de tomber sous les balles russes, cet officier a vendu chèrement sa vie. Doué d'une force extraordinaire, il assommait tous ceux qui venaient le saisir et le garotter. Ayant arraché un revolver, il le brisa sur la tête de ses bour-

reaux. Lorsque, chargé de chaînes, il fut conduit devant le général russe Semeka, celui-ci voulut faire appeler un serrurier pour faire desserrer les menottes. « C'est inutile, » répondit Ostrowski; puis il frappa un coup si vigoureux sur la table, que les chaînes rompues tombèrent en morceaux. Il ne laissa pas panser ses blessures avant d'être fusillé, « car, disait-il, sa mort n'en serait que plus lente. »

« Dès le soir, il ne nous est plus permis de sortir dans la rue, pas même pour aller chercher un prêtre ou un médecin. Beaucoup de malades meurent ainsi faute de secours, et entre autres la jeune sœur de X. V., qui s'était jointe aux insurgés. Au lieu d'un médecin, on ne put lui amener qu'un chirurgien militaire; celui-ci administra un remède si violent, qu'elle en mourut au bout de quelques heures, dans les plus horribles souffrances. » (Ch. Ostrowski.)

Sous ce titre : *La Chasse prussienne aux insurgés*, les *Neueste Nachrichten* (dernières nouvelles) racontent ce qui suit :

« Deux jeunes Polonais allaient de Posen rejoindre les rangs des insurgés, poursuivis par deux gendarmes prussiens. Ils s'étaient cachés dans une chaumière; les gendarmes, sûrs de leur proie, après avoir attaché leurs chevaux à la haie du jardin, pénétrèrent le sabre au poing dans la maison. »

« Les Polonais se réfugièrent sur le toit; de là, ils sautèrent lestement dans le jardin, puis sur les deux chevaux des gendarmes, qui, partant au galop, leur servirent à gagner la frontière et le camp des insurgés, se trouvant dans le voisinage. Vingt-quatre heures après, deux lettres adressées à leurs parents apprenaient l'heureuse invasion des deux fugitifs, et contenaient 40 thalers qui avaient été trouvés dans les fontes des pistolets des gendarmes, et qu'on s'empressa de leur renvoyer. »

Le journal fait ici la judicieuse remarque que bien certainement les Russes n'en auraient pas fait autant à l'égard de leurs alliés.

Italie.

Rome, 16 mars.

Dans le consistoire secret tenu ce matin, le Pape a créé cardinaux le patriarche de Venise, l'archevêque de Seville; Mgr de Luca, nonce apostolique à Vienne; Mgr

Bizzari, secrétaire de la Congrégation des évêques; Mgr Pentini, autre prélat romain; Dom Pitra, bénédictin français, et Dom Guidi, de Bologne.

Après une allocution, le Pape a nommé vingt-six archevêques ou évêques, parmi lesquels se trouvent Mgr l'archevêque de Paris et l'évêque de Nancy.

On écrit de Rome que le Saint-Siège aurait résolu de continuer à régler sa conduite sur celle de la France dans la question polonaise.

On assure, en outre, qu'il insiste pour que la Russie, en accordant une constitution autonome à la Pologne, révoque les mesures hostiles aux catholiques et lève les obstacles mis à leurs rapports spirituels avec le Saint-Père.

Grèce.

On écrit d'Athènes, 7 mars :

« L'assemblée nationale devient de jour en jour plus antipathique au pays, par suite de son manque d'énergie et d'initiative. Le pays attend avec une impatience légitime qu'on lui donne un roi. Un roi c'est le cri général dans les provinces. L'assemblée nationale s'est trop peu préoccupée sur ce point de satisfaire aux desirs du pays. Après avoir déclaré l'urgence de la question, elle s'est perdue dans les détails. »

« Ainsi il y a des membres qui ont proposé de s'en remettre aux mains des puissances protectrices pour le choix d'un roi, en exceptant toutefois la famille de Bavière. M. Tricoupi, partisan fanatique de l'Angleterre, voulait qu'on laissât à cette puissance le soin de trouver un roi. Enfin, une troisième proposition tendait à charger de ce choix le roi Léopold de Belgique, lequel devait faire en même temps son possible pour satisfaire à la fois les trois grandes puissances protectrices. L'assemblée ne s'est arrêtée à aucune de ces propositions. Il paraît qu'une influence considérable conseilla d'attendre. L'assemblée attendra donc. »

« On assure que la France et l'Angleterre négocient, qu'elles marchent d'accord, et qu'avant peu elles seront en mesure de proposer un prince agréable à la nation. Grâce à ces espérances, la tranquillité se maintient. Mais si dans un mois ou plus elles ne se réalisent pas, je crains fort une explosion. »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 20 MARS 1863.

— N° 52. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXI. (Suite).

— Soit! mais le bon ton exige aussi que l'on connaisse autre chose que la Suède; je m'étonne, en vérité, qu'un homme instruit et éclairé comme toi n'ait pas même vu une partie de la Norvège. Si tu voulais y faire une excursion, l'occasion serait magnifique, car Skogeborg, où je désire aller, n'est qu'à une petite journée de Frédérikshall. Et tu avoueras, mon cher Westelli, qu'on a bien le droit de s'étonner un peu que tu n'aies jamais franchi nos frontières, si ce n'est pour te rendre à Copenhague en bateau à vapeur, quand tu étais étudiant; commençons par ce petit voyage; nous pourrions en entreprendre un plus long l'année prochaine, soit en Allemagne, soit ailleurs.

— Tu n'as point tort, mon ange! Je n'avais jamais pensé à cela; mais je reconnais maintenant que c'est indispensable. Ainsi, c'est décidé, nous faisons un

voyage en Norvège — pas trop long toutefois — seulement pour pouvoir dire que nous y avons été. Je tiendrai un journal où je consignerai tout ce que nous aurons vu.

— Mille remerciements de ta bonté, mon ami; nous écrivons de Carlstad qu'on ne nous attende pas à Forshalla avant la St-Jean. »

En effet, ils écrivirent tous les deux aux parents d'Hortense et excusèrent leur retard dans les termes les plus aimables. Mais les affaires, les pensées et les préoccupations sans nombre de Westelli firent que la lettre, au lieu d'être expédiée, fut glissée pour un moment dans le sac de voyage, où elle demeura; car en allant à la poste, Westelli rencontra un ancien camarade, qui l'invita à déjeuner. Le repas fut fort gai; on vida maintes bouteilles de Madère et de Porto, on exhuma de vieilles aventures, et on en rit à gorge déployée; bref, le temps se passa et la lettre fut oubliée. On la retrouva par hasard, quinze jours après, en passant à Forshalla une grande revue des malles.

CHAPITRE XLII

Le 9 juin, vers trois heures de l'après-midi, la voiture de monsieur Westelli entra dans la cour de Skogeborg et s'arrêta au pied de l'escalier.

Un homme maigre, aux yeux enfoncés, à la démarche lente, s'avança, les bras croisés, au-devant des voyageurs. C'était Klinting, qu'un chagrin dévorant avait vieilli plus que les années; il arrêta sur eux un regard scrutateur.

« Vous ne me reconnaissez pas, mon cher monsieur Klinting? lui dit Hortense de ce ton doux et aimable qu'elle savait si

bien prendre quand elle voulait gagner un cœur; et, en vérité, j'ai peine aussi à vous reconnaître. Je m'appelais autrefois Hortense Thorsen; maintenant je suis mariée; je vous présente mon mari, le gentilhomme de la chambre Westelli. Nous allons en Norvège, et je n'ai pu résister au désir de m'arrêter en passant à Skogeborg, dont le souvenir ne s'est jamais effacé de ma mémoire, depuis que j'y ai séjourné quelques minutes, il y a trois ans. »

— Je vous crois sans peine, madame; vous aviez des raisons pour ne pas oublier ce moment-là. Hélas! les temps sont bien changés. Mais entrez, je vous en prie; quoique le deuil règne dans ma maison, il faut que personne ne puisse se plaindre d'avoir été mal reçu à Skogeborg. » Hortense reconnut le joli salon si bien aéré et les lilas en fleurs devant les fenêtres; mais elle attendit en vain l'apparition de la ravissante chanteuse d'autrefois. Elle s'arrêta pour prêter l'oreille; tout était muet; ni voix de femme, ni guitare, ni pas léger; rien, par le moindre bruit.

« Mon cher monsieur Klinting, reprit-elle avec une vague inquiétude, où est votre aimable nièce? C'est pour la revoir que je suis venue; une impulsion secrète et irrésistible m'entraînait vers elle. »

— Dieu vous récompense de vos affectueuses paroles dit le vieillard en lui serrant la main avec cordialité. Elle aussi, elle a désiré vous revoir; elle a parlé de vous dans ses rêves et dans son délire. Il était temps d'arriver; un peu plus tard, vous ne la trouviez plus. Ma douce et pieuse Edith était trop bonne pour ce monde; aussi est-elle prête à partir pour un monde meilleur, quand le Seigneur la

rappellera, ce qui ne tardera plus guère. »

Klinting parlait avec cette résignation qu'inspire toujours à une âme chrétienne la certitude depuis longtemps acquise d'un malheur inévitable, Hortense se mit à pleurer.

« Oh! permettez-moi de la voir! s'écria-t-elle; mais auparavant, mon bon monsieur Klinting, je vous demanderai une chambre pour mon mari; il est fatigué et il a besoin de repos. »

Hortense sentait parfaitement combien il était cruel d'appartenir à un homme qu'il lui fallait envoyer dans sa chambre quand elle désirait être libre. Impossible à elle de changer le caractère de son mari — s'il en avait un — Les « sentimentalités », comme il disait, provoquaient toujours chez lui l'hilarité ou des réflexions amères ou blessantes; voilà pourquoi en cette circonstance elle voulait se débarrasser de lui.

Il s'y prêta de la meilleure grâce du monde, et Klinting le conduisit sur-le-champ à une chambre d'étrangers. Là, après avoir savouré avec délices son café bien chaud, il se coucha pour donner tout à son aise audience à ses pensées. — C'était toujours dans son sommeil qu'il y reussissait le mieux.

Hortense, restée au salon, écoutait attentivement si le vieillard ne revenait pas. Elle se débarrassa successivement de tout son bagage inutile, déposant sur la table mantelet, chapeau, ombrelle, gants, etc.; puis elle attendit, avec de grands battements de cœur, l'invitation de passer chez la malade, que Klinting était allé préparer à sa visite. Après un quart d'heure d'anxiété, elle le vit reparaitre, une douce satisfaction peinte sur le visage.

« Dieu soit loué! dit-il lentement; voilà

son désir accompli! Que les voies de la Providence sont admirables! C'est la prière d'Edith qui vous amène; vous ne la quitterez plus? non, vous ne lui causerez pas ce chagrin, quand il ne lui reste plus que quelques jours à vivre. »

— Ah! je les passerai bien volontiers auprès d'elle, si c'est possible! répondit cordialement Hortense. Nous tâcherons d'arranger tout cela. Venez; ne perdons pas un moment. »

Ils traversèrent un corridor, et Klinting ouvrit une petite antichambre.

« Voici son appartement, dit-il; je vous laisse; vous causerez plus librement. »

Et il se retira avec lenteur, après avoir indiqué à Hortense une porte qui n'était que poussée.

Hortense s'approcha sur la pointe des pieds du sanctuaire où reposait sa noble rivale. Elle avait sans cesse devant les yeux cette grande et svelte personne aux traits pâles, à la physionomie douce, résignée, intéressante; elle voyait sans cesse cette pauvre jeune fille offensée se pencher vers elle et lui prodiguer d'affectueuses consolations, à elle, toute surprise, qui ignorait alors combien Edith souffrait, combien elle était digne de sympathie, d'estime et d'affection. Elle ne l'apprit que longtemps après: quand Gothard eut quitté la Suède, le bailli fut instruit de tout ce qui concernait Edith par une lettre d'Hermann, qui tenait à lui faire bien comprendre la dernière démarche de Gothard auprès d'elle et les motifs de son voyage.

Hortense se recueillit un moment à la porte, en proie à une vive émotion et les deux mains appuyées sur son cœur, comme pour en comprimer les battements.

Enfin elle ouvrit avec précaution, et un léger cri de douleur s'échappa de ses